



HAL
open science

Du fauteuil à la poche. Les guides de Lyon au 19^e siècle

Pierre-Yves Saunier

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Saunier. Du fauteuil à la poche. Les guides de Lyon au 19^e siècle. Revue d'Histoire du Livre, 1995, Nos 92-93, p.287-312. halshs-00002794

HAL Id: halshs-00002794

<https://shs.hal.science/halshs-00002794>

Submitted on 7 Sep 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LYON DU FAUTEUIL A LA POCHE. LE GUIDE TOURISTIQUE AU XIX° SIECLE *

En même temps que je rassemble les matériaux pour cet article, je classe les papiers d'une vieille dame, aujourd'hui centenaire, qui entre autres habitudes de conservation avait celle de tenir soigneusement, en de petites boîtes ou enveloppes, ses documents ou souvenirs de voyage. Le guide touristique était un outil permanent pour cette femme de cheminot qui parcourut la France, l'Italie, la Suisse, la Belgique dans les années 1930. Le premier d'entre eux fut *L'Italie en un volume*, du Signore L.V. Bertarelli, édité par le Touring-Club italien et repris par Hachette dans sa collection des Guides Bleus. A parcourir ce fidèle compagnon, le touriste contemporain n'est que peu dépaycé. Les lieux décrits, les jugements proposés, les modes d'écriture, l'appareil annexe lui est familier. Jusque parfois à quelque restaurant souligné autrefois par la vieille dame, et que le hasard fait retrouver. Si le tourisme a bien changé depuis les années 1930 ¹, les formes sociales d'appréhension, de perception et d'action sur l'espace et le voyage telles qu'elles sont objectivées dans et par le guide semblent stables, tant cette version de 1932 est proche de celle que nous connaissons aujourd'hui.

Ce sentiment de familiarité dont l'anachronisme cligne discrètement de l'oeil au détour de quelque notation administrative, géographique ou tarifaire, est une invitation à revenir sur la genèse du genre désormais établi du guide touristique. Cet effort de contextualisation peut se manifester de différente manière. L'on peut suivre la genèse des lieux conseillés et rejetés, la mutation des jugements esthétiques. On doit aussi s'interroger sur la mise en place des représentations structurantes du guide tel que nous le connaissons : catégorisation en "à ne pas manquer", "recommandé", trois fourchettes, une étoile, application des cadres de valorisation issus de l'histoire de l'art, modalités de la découverte et du parcours avec la mise en place du modèle spatial de l'itinéraire ². Cette genèse est aussi celle d'une rhétorique, tant discursive que matérielle. Le texte, aussi bien que le format, le volume ou les annexes participent des formes sociales du guide. C'est ce volet que je proposerai d'ouvrir ici, à partir d'un corpus de guides lyonnais du 19° siècle.

Il semble que ce soit alors le moment où le genre fixe ses canons. Il s'agit de donner au touriste une liste des lieux à visiter agrémentée d'un appareil pratique

* Mes remerciements vont à Jean-Marc Chatelain, ex-futur-virtuel Très Grand Bibliothécaire de France, pour sa lecture longue et précise d'une première mouture de cet article. Je me suis approprié sans vergogne certaines remarques et suggestions, puisque *l'occasione fa l'uomo ladro (Italie du Sud*, Hachette, Guides Bleus, 1994).

¹ Sur ces questions, voir Marc BOYER, *Le tourisme*, Paris, Seuil, 1972.

² Sur ce point, on peut voir "les guides touristiques, un outils pour une possible histoire de l'espace. Un corpus lyonnais, 1807-1914", *Géographies et Cultures*, n°15, printemps 1995.

(hébergement, restauration, transport) d'importance variable mais toujours présent. Deux impératifs majeurs s'entremêlent en ce qui concerne plus particulièrement le séjour dans une ville: la volonté de description de cette cité dans son histoire et sa matérialité, et la nécessité de présenter une image organisée de cette cité de façon à ce que dans un temps donné le visiteur puisse contempler tout ce qui est digne de l'être. En effet, le guide se veut à la fois cicerone disert et érudit, et "tour opérateur" efficace et concis. La tension, aujourd'hui résolue par la multiplication des collections ciblées, est aussi établie entre deux types de voyageurs. Ceux qui, ultimes aristocrates du Grand et des petits tours, sentent ou veulent une connivence organique entre leur existence sociale et l'épaisseur historique des lieux et des espaces d'un côté, ceux qui recherchent l'information utile ou un propos didactique à entendre et à répercuter de l'autre. Ces derniers sont les nouveaux voyageurs du siècle, nés des obligations professionnelles ou de la société des loisirs bourgeois. C'est dans ces tensions que le genre prend forme, comme on peut tenter de l'observer au prisme du corpus réduit que je propose.

La forme répondant au nom de "guide" est au 19^e siècle encore récente, et l'espace des possible est vaste. G.Chabaud et P.Monzani, dans leur travail sur les guides de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles³, décrivent ces hésitations de la forme et établissent les circonstances de l'apparition du genre. Le guide est alors la relève toute fraîche du cicerone vivant, avec lequel il reste en concurrence serrée aussi longtemps que le voyage demeure l'affaire des seuls "gens de qualité". Les 49 ouvrages qu'examinent les deux auteurs manifestent par leur hétérogénéité la variété des chemins empruntés. En termes de titres, de formats, de structures, les types de guides sont nombreux, et l'évolution vers une certaine uniformité n'est sensible qu'à très long terme. Encore ne se fait-elle pas sentir également sur tous ces points. Ce qui est par contre commun à tous, c'est le but revendiqué: être utile, répondre à une demande d'information formulée par le voyageur et lui proposer une ville à voir et à vivre. Lentement mais sûrement, le guide sort alors du genre de l'éloge pour entrer dans celui de l'information. Au XIX^e siècle, il va achever cette longue mutation en perdant ses derniers aspects littéraires pour devenir utilitaire. Si on peut encore au milieu du siècle lire un guide comme un livre, récit de voyage ou recueil d'anecdotes historiques⁴, cela n'est plus possible dans les années 1890-1900, lorsque la fonction de l'ouvrage à imprimé sa marque sur l'ensemble des formes qu'il prend.

C'est une première analyse de cette mutation, tant formelle que rhétorique, qu'on trouvera donc ici à partir d'un corpus de 71 ouvrages connus comme "Guides de Lyon" et

³ Les guides de Paris aux 17^e et 18^e siècles. images de la ville, mémoire de maîtrise, Université de Paris 1, 1979.

⁴ On retrouve là un peu de cette évolution que Roger Chartier a mise en évidence à propos des "Secrétaires", ces manuels d'écriture qui pouvaient se lire comme des romans avant d'évoluer vers une forme plus fonctionnelle. La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle, Paris, Fayard, 1991.

consacrés uniquement ou en très grande partie à cette ville. Ces 71 ouvrages, soit 50 titres si on tient compte des rééditions, couvrent une période qui va de 1807 à 1914, où chaque décennie fournit ses cinq ou six titres sans qu'il y ait de véritable explosion de la production. Le genre ne naît donc pas avec le nombre, et ce n'est pas dans une inflation du nombre brut que giraient les conditions de la codification. Tout au plus peut-on noter un plus grand nombre d'ouvrages au tournant du XIX^e siècle, phénomène lié à la réédition annuelle des livrets guides du Syndicat d'Initiative de Lyon à partir de 1902. Si l'on part de 1807, c'est parce que l'année de la boucherie d'Eylau peinte par Gros a aussi vu l'édition d'un des tout premiers ouvrages à se réclamer du statut d'ouvrage utile et destiné à faire découvrir la ville. Le livre de l'Abbé Aimé Guillon⁵ publié à cette date par un libraire-éditeur lyonnais n'a guère comme antécédents apparents que les ouvrages de Jean De Bombourg ou d'André Clapasson, qui datent de la première moitié du XVIII^e siècle. Cent sept ans plus tard, les derniers ouvrages pris en compte sont explicitement des guides touristiques, édités par des institutions officielles ou semi officielles comme le Syndicat d'Initiative ou le comité de parrainage de l'Exposition Internationale Urbaine de 1914. Ce changement dans les raisons sociales des éditeurs en annonce d'autres.

A. Les aspects extérieurs

Se saisir d'un guide touristique c'est d'abord en appréhender les contours et les allures. Avec ses yeux en lire le titre, avec ses bras en estimer le poids, avec ses mains le format. Ces formes extérieures ne sont pas plus immuables que d'autres données moins prosaïques, et ont, elles aussi, leurs enseignements à délivrer.

1. Le titre

Le titre ne permet jamais, quelle que soit l'année considérée, de se tromper sur le lieu dont il est question: le nom de Lyon est bien présent dans tous les titres, et plus on s'avance dans le temps, plus il en constitue l'essentiel, surtout chez les gros producteurs de guides comme la maison Hachette ou le Syndicat d'Initiative de Lyon. Autant les titres les plus récents sont ramassés autour du nom de la localité, jusqu'à la version extrême des guides Joanne qui dès 1888 titre *Lyon*, autant les titres des premiers guides dévorent l'espace de la couverture. C.J Chambet en 1836 titre ainsi *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon ou panorama de la ville, de ses faubourgs et d'une partie de ses environs, suivi d'un tableau de ses places, quais et rues, de ses établissements utiles et industriels etc..* Le titre de l'ouvrage

⁵ Lyon tel qu'il était et tel qu'il est, un tableau historique de sa splendeur passée, suivi de l'histoire pittoresque de ses malheurs et de ses ruines, Lyon, Maire, 1807.

fonctionne alors comme une table des matières, dont il reprend d'ailleurs les rubriques principales. Cette inflation verbale ne semble maîtrisée qu'à partir des années 1860. Il n'est plus dès lors nécessaire de détailler à l'acheteur éventuel le contenu de l'opuscule, en lui vantant à la fois son utilité et sa supériorité sur les ouvrages concurrents. Le guide cesse alors de ressembler par son titre à ces papiers vendus au vol au 18^e siècle, ces canards qui racontaient des événements mémorables ou formidables et dont le titre ronflant était à lui seul une histoire.

Un des indices de l'autonomisation du genre est d'ailleurs qu'il se donne un nom. Le seul terme de "guide" peut alors suffire à désigner un contenu reconnu. G.Chabaud et P.Monzani soulignent qu'aux XVII^e et XVIII^e siècle les titres les plus fréquents sont "*Almanach..*", "*Etat...*", "*Tableau...*" et "*Description...*". C'est d'ailleurs ce dernier terme qui était employé dans le premier ouvrage qui s'était donné pour but de présenter Lyon à l'étranger et de lui montrer tout ce qu'elle contient "*de remarquable dans le rapport des arts*", à savoir l'ouvrage d'André Clapasson en 1741. C'est aussi celui qui revient le plus souvent dans les trente premières années du XIX^e siècle, mêlé à d'autres noms génériques comme "*Voyage...*", "*Parcours..*" ou "*Lettres*" qui, outre leur écho très littéraire, évoquent plus l'éloignement et le mouvement que la découverte statique d'une ville. C'est sans doute aussi que le tourisme demeure conçu comme une itinérance, sur le modèle du Grand Tour anglais. Sur ce cheminement, Lyon n'est alors qu'un point, un passage, et c'est ce que soulignent nombre d'auteurs.

Lorsque le terme de "*Guide*" apparaît dans les premières années du XIX^e siècle, ce n'est qu'associé avec l'adjectif "*descriptif*" en une tournure que l'anachronisme nous ferait qualifier de pléonastique. Lentement pourtant l'intitulé "*guide*" va prendre le dessus, jusqu'à l'hégémonie. Si après le tournant du siècle apparaissent encore quelques "*Parcours*", "*Voyage*" ou "*Itinéraire*", après 1860 on ne rencontre que 6 ouvrages sur 43 dont le titre ne contienne pas le mot "*guide*". Encore faut-il mentionner que ce nombre contient deux *Manuel du voyageur* de la célèbre maison Baedeker et un *Itinéraire général de la France* du non moins célèbre tandem Hachette-Joanne ⁶ : ce sont là des marques de fabrique dont le bon sens commercial interdit un changement trop rapide. Cette transformation d'intitulé est une des manifestations de la définition des règles du cicérone écrit: plus encore que de mettre la ville à plat devant le lecteur et de lui décrire, en une invitation à l'appropriation, il s'agit de plus en plus de mettre en relief certains lieux dignes d'attention, et de guider le lecteur par injonction et par omission.

Quel que soit le procédé, c'est à un type particulier d'individu que l'on s'adresse: les titres des ouvrages invitent "*l'étranger*", "*le voyageur*" ou plus rarement "*le visiteur*" à les acquérir. Ces trois mots sont utilisés comme synonymes, et une seule fois sur les 71

⁶ Voir l'article de Daniel NORDMAN "Les Guides Joanne" dans le tome II, vol.III de Les lieux de mémoire, Paris, Gallimard, 1986.

ouvrages considérés on verra "*l'amateur*" convié au banquet en même temps que "*l'étranger*"⁷. Le guide touristique est bel et bien né pour le touriste, celui qui vient d'ailleurs, même si de nombreuses préfaces invitent les Lyonnais à utiliser ces ouvrages pour mieux connaître leur ville. Il contribue ainsi à délimiter et à homogénéiser cette catégorie éphémère d'individus, hors des contingences de classe ou de profession, définie par le mouvement et la présence temporaire. Il n'y a plus de "gens de qualité", mais une collection d'individus égaux devant le guide. Cela n'est certes pas une surprise, mais reflète bien les nouvelles intentions que ce type d'ouvrage affiche par rapport aux descriptions "classiques" de la ville, qu'elles soient antérieures ou postérieures, de la *Description des principaux lieux de France* de Dulaure en 1789 aux ouvrages bellement illustrés d'Emmanuel Vingtrinier sur Lyon au début du XX^e siècle. Montrer la ville sous son meilleur visage à celui qui ne la connaît pas, lui rendre le séjour plus agréable et commode, voilà les buts que se fixent nos auteurs.

Pour remplir cette gageure, il semble à nos yeux que plusieurs conditions s'avèrent nécessaires, notamment en ce qui concerne la facilité de manipuler ce qui se veut un compagnon de tous les instants à l'instar du cicérone. Le format et le nombre de pages sont les données les plus accessibles de toutes celles qui ordonnent ces conditions de préhension. On aurait pu par exemple y adjoindre des considérations sur la solidité des couvertures ou des reliures, mais celles d'origine ont trop rarement été conservées pour pouvoir en parler. Aussi on se contente-t-on ici des données concernant la pagination et les dimensions des ouvrages.

2. Le volume

Le nombre de pages varie entre 24 et 957, l'ouverture de la distribution ne trahissant pas la variété de ces ouvrages. *Le Voyage pittoresque et historique à Lyon, aux environs et sur les rives de la Saône et du Rhône* du Comte de Fortis (1821) compte ainsi quarante quatre fois plus de pages que le *Guide sommaire de l'étranger à Lyon* de Louis Accarias (1865). Ces deux extrêmes nous emmènent tout droit aux dates-clés de cette analyse des volumes. Une rapide analyse souligne en effet le tournant de la décennie 1860. L'année 1865 se situe au début d'une période où le nombre de pages est en moyenne de 127, alors que la période précédente accuse une moyenne plus de deux fois supérieure. Cette stabilisation à un niveau très inférieur est en partie une illusion statistique, due au phénomène de masse des éditions successives des guides Joanne ou des livrets-guides du Syndicat d'Initiative, tous ouvrages concis et réduits. Plus indicatif peut-être, le fait que la dispersion de la distribution diminue notablement à partir de cette même décennie 1860. Les

⁷ PELADAN (Adrien): *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs*, Paris, Duprat, 1864.

plus hautes valeurs sont en grande majorité situées dans la période précédente, où la moyenne arithmétique d'ensemble de la série (231 pages) est dépassée à quinze reprises alors que le fait ne se produit que trois fois de 1865 à 1914 ⁸. Les années 1860-70 marquent donc bien un tournant décisif dans l'évolution du volume des guides, et ceux-ci sont désormais des ouvrages aux volumes réduits. Les dinosaures du début du siècle, les ouvrages de Fortis (957 pages), de Mazade d'Avèze (684 p.) ou de Cochard (637 p.), n'ont plus leur place dans ce qui semble être le concert désormais réglé du guide touristique. Le nombre moyen de pages diminue, ainsi que l'écart entre les volumes des différents ouvrages, indiquant une standardisation tant absolue (sur l'ensemble du genre) que relative (les guides entre eux).

3. Le format

Cette standardisation sur la question du volume est plus précoce en ce qui concerne le format des ouvrages examinés. G.Chabaud et P.Monzani avaient déjà noté que la moitié de leurs guides de Paris étaient d'un format "portatif". C'est ici le cas pour tous les ouvrages pris en compte. Aucun ne dépasse le format de 20 par 15 cm, facile à glisser dans les vastes poches des manteaux ou redingotes. L'évolution est ici moins aisément discernable que pour les formes précédentes: sur les 107 années que couvre notre fichier, il n'y a pas de diminution ou d'augmentation des formats qui dessinerait un trend de long terme. On constate plutôt un regroupement autour de formats dominants et la rareté croissante des formats "atypiques". Les tout petits formats sont rares et le plus petit de nos guides, à juste titre intitulé *Le petit guide de l'étranger à Lyon* de Ch.P.D. en 1865, avec 10 cm de long sur 5 de large, reste bien au-delà des formats lilliputiens de certains dictionnaires . En fait, le regroupement se fait autour des deux formats que sont le 15 X 9 et le 20 X 11, chacun d'entre eux dominant à son tour. Le 15 X 9 fait la loi jusqu'au milieu des années 1880, puis cède la place au 20 X 11 à partir de la fin des années 1890. Là encore, l'effet de masse des rééditions des guides Joanne (qui adoptent le 20 X 11 à partir de 1900) ou des livrets guides du Syndicat d'Initiative (qui dès leur origine en 1902 se déclinent annuellement sur ce dernier format) explique en partie ce glissement. Que ces modifications somme toutes assez réduites ⁹ proviennent plus d'une modification des conditions techniques (méthodes et machines d'impression), que d'une volonté d'agir sur le potentiel de "portabilité" de ces

⁸ Etant entendu qu'on a exclu de ces calculs les deux éditions du Baedeker et L'itinéraire général de la France: de Paris à Lyon de Joanne, qui concernent tous les deux des zones bien plus vastes que la seule ville de Lyon.

⁹ On passe d'un format Guide bleu à un format Guide du routard, pour donner des références contemporaines.

ouvrages, j'en conviendrais volontiers. Il faut cependant remarquer qu'elles ne sont pas déconnectées des modifications de fond qui agitent le genre du guide. Les unes tiennent au contenu des guides, et les livrets du Syndicat d'Initiative sont par exemple ceux qui contiennent le plus de photographies; les autres sont à rattacher aux conditions de production des ouvrages, puisque le "nouveau" format est imposé par les titres des forces d'édition importantes qui s'imposent sur le marché du guide à partir du dernier tiers du siècle. C'est aussi ce monde des producteurs dont il faut esquisser le portrait.

B. Les conditions de production

Comme il est très difficile de connaître les tirages, les ventes ou les politiques d'édition des maisons concernées, par faute de sources ¹⁰ ou par manque de travaux existants, cette approche se fera sur les auteurs et les éditeurs. La collecte des renseignements en la matière se fait essentiellement à partir des renseignements mentionnés sur la jaquette ou dans la préface de l'ouvrage, complétés par quelques recherches biographiques.

1. Les auteurs

Dans ces conditions, il n'est guère étonnant qu'on en sache plus sur les auteurs que sur les éditeurs. Plus exposés, directement impliqués dans le procédé de création littéraire, ils ont plus attiré l'attention de leurs contemporains: critiques à la parution de l'ouvrage ou notices nécrologiques sont autant d'éléments annexes qui permettent de mieux les situer. D'autre part, l'habitude de citer en couverture les titres de l'auteur, notamment ses appartenances à des sociétés savantes, permet souvent une collecte rapide d'informations de "localisation". La constitution d'une série sur un peu plus d'un siècle permet en outre de compléter ces informations au gré des publications et de faire un petit suivi de ces auteurs.

On est tout d'abord surpris de constater que nos 71 ouvrages (50 titres) ne comportent que vingt deux noms d'auteurs pour vingt huit auteurs anonymes. Une constatation immédiate s'impose sur ce point : l'anonymat se concentre après 1870, et concerne essentiellement les titres de grande série, ceux de Hachette-Joanne ou du

¹⁰ Pour les guides locaux, on peut noter que les déclarations des imprimeurs à la Préfecture du Rhône (série T) n'ont pas été conservées, alors qu'elles contiennent parfois des indications sur le tirage prévu.

Syndicat d'Initiative. Il semble donc qu'on soit en face de deux temps très différents. L'un où l'auteur s'affiche et où son nom sert de caution au guide, un moment où le guide est encore une oeuvre littéraire, un travail d'auteur à proprement parler; l'autre où la collection et l'éditeur suffisent à qualifier l'ouvrage. Si on ne peut dire grand chose des auteurs anonymes, et pour cause ¹¹, on peut dire quelques mots de ceux dont on connaît le nom.

On ne connaît quelques détails que sur quatorze de nos auteurs, détails sommaires il faut bien l'avouer. Les plus nombreux sont les publicistes, ceux qui vivent de leur plume. Ils dominent à partir des années 1860, dans la variété d'un milieu qui n'est pas encore homogénéisé : on rencontre parmi eux le très mondain journaliste Paul Duvivier, animateur de l'hebdomadaire *Le Tout-Lyon* de 1895 à 1914, l'érudit local Félix Desvernay, un des piliers du grand quotidien local *Le Progrès* ou des hommes de lettre oscillant entre le militantisme et l'activité littéraire, tels Joseph Bard, défenseur des monuments historiques et de la palingénésie sociale, très actif dans les revues archéologiques des années 1840 à 1860, ou encore Adrien Péladan ¹². Pour tous, le guide n'est qu'un des multiples moyens d'exercer leur talent. Si les spécialistes du guide touristique que sont les Joanne, Paul le père et Adolphe le fils sont assez proches de ces hommes, il faut néanmoins noter à leur propos une évolution de cette fin de siècle: le guide touristique est pour eux une filière dans laquelle ils se spécialisent et qui leur fournit leurs moyens d'existence. La littérature touristique commence alors à faire vivre des professionnels spécialisés, qu'ils exercent pour leur compte ou en salariés.

Ce sont ces professionnels de la plume qui forment la relève de ceux qui dans la première moitié du siècle semblaient contrôler l'écriture des guides et qu'on pourrait appeler les notables du guide : les libraires-éditeurs (trois), les nobles érudits (deux), un avocat, un abbé sont les plus marquants des auteurs de ce temps. Beaucoup de ces hommes étaient liés au mouvement des sociétés savantes. C'est ce type d'hommes qu'avaient rencontré Chabaud et Monzani pour les XVII^e et XVIII^e siècles, ce sont eux qui s'effacent au tournant des années 60. La mise en forme du guide touristique semble alors devenue une affaire de professionnels de l'écriture, voir même du tourisme, dans laquelle n'ont plus leur place les

¹¹ On sait pourtant qu'ils peuvent être illustres. Ainsi Elisée RECLUS fit-il partie de l'équipe de collaborateurs qui entourait Adolphe JOANNE, comme le raconte Daniel NORDMAN dans l'article sus-cité. Mais on ne sait que très rarement lequel de ces collaborateurs a écrit un volume particulier de la collection. Et lorsque d'aventure on connaît l'identité précise de l'anonyme, (par exemple à la faveur d'un don de l'auteur à une bibliothèque comme dans le cas de Maurice PAILLON auteur du guide Joanne sur Lyon de 1905) il n'est pas forcément assez reconnu pour qu'on arrive à en savoir plus sur son compte.

¹² Son père, Adrien, célèbre écrivain provincialiste, écrit à *L'Univers*, avant de réunir à *La France Littéraire* les écrivains spiritualistes lyonnais du milieu du siècle et de conclure sa carrière en un virage mystique qui le voit fondateur des *Annales du surnaturel*. Adrien fils écrit dans *La semaine religieuse* à Lyon mais aussi dans d'autres journaux du crû. Son frère n'est autre que Joséphin Péladan dit "Le Sâr", personnage étonnant de la fin du XIX^e siècle, rosicrucien et écrivain grandiloquent.

amateurs éclairés. Les professionnels de l'édition locale disparaissent aussi, à l'image de ces petits libraires-auteurs lyonnais qu'ont été Lions, Charavay ou Chambet. Ce mouvement vers la standardisation et l'uniformisation de ce qui devient un produit est confirmé par l'anonymisation croissante du guide: la personnalisation est désormais moins importante que le label du savoir-faire spécialisé. Quelques regards sur le cercle des éditeurs aident à préciser ces impressions.

2. Les éditeurs

Trois types de renseignements peuvent être saisis à partir de la simple consultation des couvertures de nos guides: le lieu d'édition, le rang de l'édition compulsée (premier tirage ou n° de réédition) et bien sûr le nom de l'éditeur. Sur 71 ouvrages, la majeure partie est éditée à Lyon (79%), les quinze ouvrages "externes" se répartissant inégalement autour de la période des années 1860 (un seulement avant 1860, quatorze après). Ces lieux d'édition extérieurs ne sont pas très variés, puisque deux ouvrages sont édités à Valence et que tout le reste vient de Paris¹³. L'"influence" de l'édition parisienne n'est pourtant pas un flux qui croît régulièrement et inexorablement: on n'assiste pas à une augmentation des titres parisiens au fur et à mesure de l'avancée dans le temps, mais plus simplement à une parution régulière de titres édités à Paris, dans laquelle s'affirme au fil du temps le poids de la maison Hachette, editrice de la collection des guides Joanne depuis 1855 et dont les rééditions pèsent là encore sur ces observations.

Ce jeu de la réédition n'est d'ailleurs pas nouveau, pas plus qu'il n'est parisien par essence : le libraire-auteur-éditeur lyonnais Chambet ne livre-t-il pas douze éditions au public entre 1815 et 1867 ? A plus y regarder, la démarche n'est certes pas tout à fait identique. Les "rééditions" de Chambet sont dûment mentionnées en couverture, comme autant d'efforts méritants de mise à jour et d'édition¹⁴. Les "rééditions" des guides Joanne (13 en tout pour deux titres, de 1888 à 1914) et plus encore celles des livrets-guides du Syndicat d'Initiative consistent plutôt en un retraitage systématique destiné à remplir les stocks, procédé qui traduit une politique de renouvellement périodique de l'ouvrage dans sa forme plus que dans son fond. Ainsi les livrets guides du Syndicat d'Initiative sont-ils changés tous les ans sans qu'on puisse noter de modifications ou de réactualisations de leur texte. Pour ces grosses machines éditoriales "de communication" ou de publicité que sont

¹³ Si l'on veut bien omettre l'exception du Baedeker de 1895 édité à Leipzig.

¹⁴ Mise à jour sérieuse mais avec plus ou moins d'application. Les opinions légitimistes de Chambet donnent aux guides de l'après-1830 un parfum de nostalgie et de contestation: usage des noms de rue en vigueur sous les Bourbons, descriptions de monuments oubliés....

Hachette, le Syndicat d'Initiative ou encore la Publicité Lyonnaise ¹⁵, il s'agit plus de fournir régulièrement à un marché stable un support renouvelé périodiquement, ou de faire bonne impression au visiteur en fournissant un produit propre et daté de la veille, que de procurer un ouvrage qui suivrait scrupuleusement les modifications diverses survenues depuis la précédente édition ¹⁶. Si on retrouve ici un manque de suivi déjà constaté pour les guides du XVII^e ou du XVIII^e siècles, il est cette fois un symptôme de la systématisation du produit et non plus, comme alors, de l'amateurisme des éditeurs.

C. Formes intérieures

Le guide a d'autres formes que celles de l'aspect ou de la production. Il contient (ou ne contient pas) des objets qui sont autant d'indices sur son évolution. Ainsi en est-il des cartes, index et illustrations.

1. Les plans

De façon assez remarquable, le premier ouvrage intitulé "*Guide...*", à savoir un titre de Chambet en 1818, est aussi un des tout premiers à inclure un plan de Lyon. Malgré cette apparition précoce ¹⁷, la présence du plan n'est pas de règle absolue jusqu'au début des années 1890. Il est vrai que de nombreux plans de ville étaient vendus séparément, souvent édités par le même libraire que nos guides: Chambet commercialisait ainsi des plans "*de diverses tailles*" de la ville, comme il ne manque pas de le signaler au dos de ses guides. Ces documents séparés étaient certainement utiles, car la qualité des plans joints aux guides est très variable.

Sans là encore avoir affaire à une évolution strictement chronologique, on va du petit plan du coeur de la ville, sans noms de rues et avec une légende réduite, au plan qui couvre toute l'étendue du territoire communal avec une centaine de lieux légendés. Il faut même signaler de très beaux spécimens comme le plan qui accompagne le *Guide universel de*

¹⁵ La firme édite des guides de Lyon, mais aussi les annuaires Fournier, liste des commerçants et des habitants, dans les années 1870.

¹⁶ Un autre titre à tendances périodiques, Le petit guide annuel de l'étranger à Lyon, conserve le même texte dans son édition de 1880 (Lyon, Fournier) et dans celle de 1914 (Lyon, Jevain)!

¹⁷ La présence du plan est déjà répandue dans les guides parisiens des siècles précédents.

l'étranger à Lyon fournissant tous les renseignements nécessaires au voyageur par un Lyonnais édité chez Storck en 1872 : on y remarque les arrondissements municipaux individualisés en couleurs différentes, des légendes pour les rues, églises, ponts ou barrières d'octroi et même quelques monuments dessinés en relief. Mentionnons encore le *Lyon, guide historique et artistique* de 1914 qui entrecoupe le cours de son texte de sept plans d'arrondissements en plus de son grand et beau plan général qui comporte les lignes de tramways et les principaux monuments.

La taille de ces plans varie selon leur précision: les plans réduits tiennent sur une feuille de même format que le guide, les plus complets nécessitent des pliages complexes¹⁸. Dès que l'on se propose explicitement de "guider" l'étranger dans la ville, et non plus simplement de la lui décrire, le plan devient l'outil de ce guidage¹⁹. C'est dans les années 1880-90 qu'il colle définitivement au guide, abandonnant son statut d'objet acheté à part. Il est alors devenu le complément indispensable du guide, qui à ce moment adopte définitivement l'itinéraire comme procédé privilégié de description.

2. L'index alphabétique

L'index alphabétique est un autre de ces outils utilitaires qui permettent au visiteur de se repérer rapidement, à l'intérieur même du guide cette fois. L'apparition progressive de l'index observée par G.Chabaud et P.Monzani pour les guides de Paris ne se retrouve pas à Lyon. La présence d'un index alphabétique des lieux et sujets abordés semble au contraire se raréfier au fur et à mesure qu'on s'avance dans le siècle. Très tôt présent comme dans le livre de l'Abbé Guillon en 1807, ou dans toutes les éditions (sauf la première) des guides Chambet, l'index alphabétique est ignoré des guides Joanne, et n'est adopté qu'à partir de 1912 par le Syndicat d'Initiative. On peut penser, avec raison, que Lyon appelle moins l'index que Paris. Dans la capitale, l'étranger recherche quelques monuments ou lieux mythiques qui constituent un but de promenade, voir même l'objet de son voyage. Ce n'est pas le cas à Lyon. Mais cette défaveur est aussi la conséquence du développement du nouveau mode de présentation de la ville qu'est l'itinéraire. C'est d'ailleurs dans les guides dont cette structuration est absente que l'index se manifeste, car il est alors nécessaire au lecteur pour organiser sa promenade. Dès lors que celle-ci est préfabriquée, l'index devient superflu.

¹⁸ Ce ne sont d'ailleurs pas les plus petits éditeurs qui renoncent à ces ornements coûteux et compliqués.

¹⁹ Ce qui rappelle qu'on s'adresse à un public qui maîtrise la projection en deux dimensions et les données de la géométrie. Le déplacement à l'aide d'un plan n'est pas exempt de l'apprentissage de certaines notions.

3. L'illustration

L'illustration est par contre un attrait dont le guide touristique se pare de plus en plus volontiers. Chambet est le premier à la faire apparaître dans les guides de Lyon en 1829, date à laquelle son *Panorama de la ville de Lyon, de ses faubourgs et d'une partie de ses environs* compte 7 illustrations dont deux gravures. Dans ces années pionnières et dans ce contexte éditorial de petite importance, l'illustration est une valeur (et un coût ?) notable, et peut justifier des différences de prix à la vente: le *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon* du même Chambet (cuvée 1839) est vendu quatre francs avec gravures et trois sans. Chambet est d'ailleurs le seul jusqu'en 1864 à saisir l'intérêt du procédé de l'illustration, ou peut être à disposer des capacités financières et techniques nécessaires à son emploi²⁰.

On ne peut guère, faute de chiffres de tirage, estimer l'impact de l'illustration en termes de ventes. Mais une constatation s'impose: à l'orée des années 1880, l'illustration devient la règle pour les guides, d'abord sous la forme de la gravure puis, baisse des coûts de reproduction aidant, de la photographie. Dans les années 1890, les titres d'ouvrages mentionnent fréquemment la caractéristique de guide "*illustré*" pour montrer qu'ils sont au goût du jour. La profusion qui s'installe fait vite de l'illustration photographique un accessoire obligé, massivement prodigué dans les grosses publications: les livrets-guides du Syndicat d'Initiative comportent au moins une photo toutes les deux pages. Le procédé a d'ailleurs des faiblesses qui tendent à prouver qu'il n'est pas totalement maîtrisé: la photographie est bien souvent décalée d'une ou deux pages du texte qu'elle concerne. On peut alors évoquer les limites de son utilisation: pris dans une certaine fascination de l'image, les concepteurs des ouvrages du Syndicat d'Initiative l'utilisent à part, sans la lier au texte pour qu'ensemble ils donnent plus de force au propos. Quoiqu'il en soit, l'abondance est si grande qu'on peut se demander si le visiteur a encore besoin de lever les yeux de son guide pour découvrir la ville! Il est vrai que les livrets du Syndicat d'Initiative ont aussi une mission de promotion, ce qui explique cette illustration plus qu'abondante : le guide re-présente la ville, absente, auprès de ceux dont on s'efforce de susciter le voyage. Le guide est désormais aussi appel.

Ces modifications matérielles du guide ne sont pas le simple fait d'une pure rationalisation liée à l'augmentation des tirages, ni d'une mécanique associant tourisme de masse et autonomisation d'un genre nouveau d'ouvrages. Ils font corps avec la modification

²⁰ Le seul autre exemple de publication illustrée est à cette date l'album de gravures qui accompagne le *Voyage pittoresque...* de M.De Fortis (1821), mais le volume de cet ouvrage (957p.) et la séparation en deux volumes du texte et des images indiquent bien que les deux titres ne jouent pas dans la même division, celle du guide ramassé et concis.

des modes d'organisation du guide, comme avec l'avènement de l'itinéraire plusieurs fois évoqué ci-dessus, ou encore avec les changements dans les codes d'écriture employés.

B. Les modes d'écriture

Si les guides de Lyon décrivent toujours la même ville, les modalités et les qualités de cette description changent dans le temps. La coupure est assez nette, et se produit là encore autour des années 1860.

1. Le primat de l'anecdote historique

Jusque là, dans des ouvrages de fort volume, la description de chaque élément urbain rencontré est longue et précise, notamment lorsqu'elle s'attache aux bâtiments ou aux oeuvres d'art. Le ressort dramatique de ces descriptions est celui de l'anecdote, la plupart du temps liée à un homme illustre. Avec l'abbaye d'Ainay vient l'évocation du premier tournoi de Bayard, et le récit de l'habile manière qu'il employa pour soutirer de l'argent à son oncle l'abbé d'Ainay; le pont de la Guillotière fait inmanquablement surgir l'accident de 1711 avec ses dizaines de victimes; la Montée du Gourguillon conduit inexorablement à l'éboulement qui eut lieu au passage du pape Clément V après son élection. C'est un même corps d'anecdotes, puisé à l'origine dans les écrits des historiens du Lyonnais²¹ par les premiers auteurs de guides comme Cochard, Guillon ou plus encore Mazade d'Avèze, qui est repris sans aucun contrôle par tous les ouvrages de la première moitié du siècle. Il n'y a pas là paresse ou plagiat, ou pas seulement. Il y va surtout du partage de certains principes de vision et de division du monde, des hommes et des choses où prime la recherche de la geste de figures marquées par la grâce et la persévérance, du bruit de l'histoire, de la trace des illustres ou de la figure des ancêtres et la quête de principes politiques et moraux incarnés par la religion ou la monarchie. Il y va enfin de l'effort d'une mémoire historique nationale en train de s'organiser, de fixer ses lieux et figures communs, dans l'effort commun des érudits et de l'Etat : c'est aussi de cela que participent les guides de ce moment²².

²¹ Rubys, Paradin, Menestrier, Colonia sont les plus pillés, ainsi que leurs plus importants compilateurs, notamment Delandine qui écrivit à la fin du XVIII^e siècle plusieurs précis d'histoire de Lyon.

²² On doit par exemple rattacher le primat de l'anecdote individuelle à l'effort de commémoration des grands hommes que des institutions comme les Académies mènent depuis le début du XVII^e siècle. Voir l'article de J.C BONNET "Les morts illustres" dans Les lieux de mémoire, volume II, tome 3, Paris, Gallimard, 1987. Un des premiers auteurs de guides, N.F Cochard, était d'ailleurs membre de l'Académie de Lyon, et les membres des sociétés savantes sont nombreux parmi nos auteurs de la première moitié du siècle.

Ces anecdotes ressortent le plus souvent du domaine des grandes et petites heures de la monarchie ou de l'histoire de la religion catholique. Si elles portent parfois sur des faits collectifs (fêtes d'antan, drames), leur formulation les lie le plus souvent, et de façon étroite, à un individu particulier. Certains lieux ne sont d'ailleurs mis en évidence que pour leur rapport à ces individualités: la maison où est mort le cardinal d'Amboise, celle où Saint François de Sales vécut ses derniers jours, le château qui abrita la nuit de noces de Henri IV et Catherine de Médicis, etc. Cette évocation des illustres compose l'essentiel du paysage historique des guides touristiques. Des listes de noms figurent d'ailleurs souvent en conclusion de ces notices topographiques et historiques qui ouvrent le guide. Souvent classées par ordre alphabétique, parfois agrémentées d'une phrase biographique, elles donnent une litanie des grands hommes, présentés comme des produits du sol de la cité. Dans cette première moitié du siècle, ces listes assez longues font apparaître aussi bien des empereurs romains que des artistes. Autour du terroir, puis autour des monuments ou des quartiers, la présence des illustres et le récit d'une anecdote fournissent à eux seuls l'essentiel du texte des guides de ce temps.

2. L'assèchement de la narration

Ce paysage va changer progressivement à partir des années 1860. *L'itinéraire, Lyon vu en trois jours* de Chambet en 1864 est le premier à adopter de façon systématique et réfléchie le modèle de l'itinéraire. C'est aussi à cette occasion aussi que Chambet abandonne la quasi-totalité de ces anecdotes qu'il recopiait jusque là sans en manquer une seule dans tous ses guides. Elles laissent la place à l'énumération des lieux et des monuments dans une grammaire de l'injonction et de l'action qui a libre court dans les soixante pages de texte : "*voir la ville de ce côté*", "*entrer dans la Croix-Rousse, visiter un atelier de soierie pour voir travailler nos belles étoffes*", "*pittoresque promenade des Chartreux et belle église*" "*remarquer les fabriquant d'ustensiles nécessaires à la manufacture des soieries*", "*remarquer l'aspect grandiose de cette place*", "*rue de Bourbon, place Napoléon, statue équestre de l'Empereur dans la pose historique 'Lyonnais je vous aime'*". Le lien entre les nouvelles formes d'organisation (l'itinéraire), le calibrage du temps du séjour, la diminution du volume des ouvrages et la disparition de cet environnement historique et narratif que constituait l'anecdote illustrissime est net. C'est en effet à partir des mêmes années et souvent dans les mêmes ouvrages que ces phénomènes se produisent.

On assiste ainsi de guide en guide à la fonte du corpus d'anecdotes constitué au début du XIX^e siècle. Dans les guides Joanne, dans les livrets-guides du Syndicat d'Initiative, elles ont quasiment disparu au début du siècle suivant. Les listes "d'illustres" diminuent elles

aussi dans de larges proportions, pour ne plus retenir que des noms de premier plan: le livret-guide du Syndicat d'Initiative édition 1906 élimine de ses listes les peintres de l'école lyonnaise de la première moitié du XIX^e siècle, les érudits, les écrivains des années 1830, et ne conserve que des noms d'une renommée nationale (Jacquard, Ballanche...). La place de ces formules et de ces figures est désormais ailleurs, dans ces ouvrages de "lyonnaiseries" qui fleurissent à partir des années 1880. La modification ne se résume pas à ce tri des figures du terroir urbain.

Au début de notre période, les descriptions de monuments ou d'oeuvres d'art étaient détaillées, peu formelles et longues. Des pages entières pouvaient être consacrées à des peintures, comme par exemple à celle de Victor Orcel placée en ex-voto à la chapelle de Fourvière après le choléra de 1832. De plus en plus, les traits de la description se figent en figures de styles, en catégories d'une histoire de l'art classificatoire. Telle chapelle est "*romane*", telle autre "*latine*": les labels architecturaux ou picturaux tiennent désormais lieu de description, dans le même temps que les adjectifs qualificatifs s'étiolent pour laisser la place aux adverbes. C'est l'oraison funèbre de la description que cette énumération par Adrien Péladan des oeuvres exposées au Musée des Beaux-Arts en 1864, en 62 pages où un numéro d'oeuvre, un titre et un nom d'auteur forment l'apanage de chaque pièce, sauf les plus connues qui ont droit à une datation et à un rappel de la renommée "*universelle*" ou "*bien établie*" de leur auteur. L'étape suivante de cet assèchement descriptif nous ramène aux livrets-guides du Syndicat d'Initiative évoqués plus haut. Dans la première édition de 1902, la description comporte une impressionnante partie chiffrée (hauteurs, poids, nombres de marches pour monter à l'Observatoire de Fourvière, nombre de colonnes du Palais de Justice, etc.), qui tient lieu de seule description pour tous les monuments mineurs, complétée par la date de construction et (éventuellement) par une référence au style architectural. Si les livrets suivants atténuent un peu cette sécheresse du premier ouvrage de la série, ils n'en gardent pas moins cette coloration très "calculatrice". Celle-ci fait indéniablement partie du désir localiste de prouver qu'à Lyon aussi on a du grand, du lourd, du haut ²³, mais surtout d'une modification de fond de l'armature rhétorique des guides.

Le résultat de cette nouvelle manière d'écrire la découverte, c'est la réduction des promenades proposées à des énumérations de lieux et de points reliés entre eux par la liste des rues à emprunter. La profondeur affective ou historique de ces points se limite désormais le plus souvent à quelques chiffres, un nom et un adjectif conventionnel d'admiration: "*remarquable*", "*magnifique*", "*superbe*". L'histoire n'est pas révoquée mais convoquée pour une leçon objective, rationnelle, mesurée, les lieux sont appréhendés en termes professionnels, ceux de l'ingénieur ou du critique d'art, loin de l'appel à l'émotion contemplative qu'on trouvait au préalable. D'une certaine manière, il s'agit désormais

²³ Les plaidoyers appuyés des préfaces pour un Lyon "capitale" trouvent là une part de justification, bien dérisoire, mais qui semble bel et bien voulue dans l'optique d'une comparaison avec Paris ou Marseille.

d'apprendre au touriste le degré d'émotion devant être éprouvé, et de lui faire peser en unités comptables les qualités émotionnelles des lieux et des espaces. Les stéréotypes et les listes ont remplacé la répétition des historiettes, comme une nouvelle étape dans le processus de standardisation du guide touristique.

3. Légitimités touristiques

La manière dont on justifie les avis sur ces lieux et ces monuments n'a par contre pas bougé d'un pouce. La force de l'assertion tient le plus souvent lieu de seule justification aux jugements avancés au sujet des oeuvres d'art, des monuments ou des paysages. Quand on s'essaie à expliquer ces jugements, il est alors fait appel au sens commun ("*on dit que ...*") ou mieux encore à la citation, la célébrité de son auteur faisant office de véridiction.

Ainsi de nombreux guides rapportent les mots de l'Empereur Joseph II d'Autriche-Hongrie²⁴, les vers de Voltaire sur la ville ou encore les lignes de Jean-Jacques Rousseau racontant sa nuit dans une grotte du quai des Etroits. Quand il s'agit de juger un bâtiment important ou un site, le superlatif est de mise, de préférence au comparatif. Le panorama de Fourvière est ainsi désigné comme "*un des plus beaux de France*", voir comme "*le plus beau de France*" ou mieux encore "*le plus beau du monde*". Même traitement pour les quais de Lyon, le site des collines, l'Hôtel-Dieu ou l'Hôtel de Ville. Pour ce dernier cependant les narrateurs s'accordent dans l'ensemble à lui reconnaître un rival supérieur en beauté en celui d'Amsterdam²⁵. Mais jamais, jusqu'à la fin de notre période où cette comparaison est encore évoquée très occasionnellement, on ne parle des édifices municipaux construits plus récemment, tels que les grands City Hall britanniques et les Rathaus de Prusse. Quant à comparer avec d'autres édifices plus anciens, italiens ou flamands (hôtels de ville de Gand, Bruges, Anvers, Lille) il n'en est pas question. La comparaison sans cesse répétée avec Amsterdam a sa fonction: face à un édifice réputé, celui d'une grande cité marchande, il s'agit de prouver que Lyon a le second rang, celui d'une grande ville à l'échelle européenne²⁶. On obtient ainsi une sorte de superlatif en mode mineur d'où toute l'interrogation et l'ouverture que contient d'ordinaire la comparaison sont exclues.

Le passage des descriptions narratives à des descriptions réduites à des mesures (de hauteur, de poids etc.), relève finalement de ce même procédé de fermeture de

²⁴ Lors d'un séjour à Lyon dans les années 1770, celui-ci aurait eu du mal à croire que des négociants pussent loger dans les somptueux palais du quai Saint Clair.

²⁵ La comparaison semble apparaître pour la première fois en 1700, dans un écrit de Duché de Vancy, membre de la suite de Philippe d'Anjou de passage à Lyon. Le manuscrit, retrouvé à Marseille, est publié dans la Revue du Lyonnais en 1838, tome 7.

²⁶ Discours rebattu depuis.

l'évaluation "objective" de la qualité des curiosités locales. En effet, en dépit de ses dehors neutres, le chiffre ne rend-il pas en fait la comparaison plus difficile? Il exigerait en effet la connaissance exacte des deux mesures en présence pour les comparer. Le guide n'en donne qu'une, qui par manque du référent de comparaison ne peut que frapper le lecteur par son seul énoncé et le convaincre sans combat de la supériorité du site ou du monument local ainsi qualifié. Ainsi, par des mouvements convergents qui touchent à ses formes extérieures, aux modifications de ses conditions de production, de ses structures d'organisations, de ses procédés rhétoriques et stylistiques, le guide touristique assèche t-il de plus en plus son propos, en tendant vers une efficacité maximale, en tout cas vers une forme épurée qui se présente sous forme d'itinéraires très secs où tout est beau, très beau, voire plus beau que partout ailleurs. Il est notable que cette évolution se fasse sans discordance majeure entre les guides, qu'ils soient d'origine locale ou extérieure. Soumis aux mêmes mutations générales, les guides partagent aussi une absence de regard critique sur leur objet, et une vision commune de celui-ci.

Dans ces caractéristiques nouvelles où l'espace est en apparence roi, puisqu'il donne au guide sa trame aussi bien que la matière de son propos (avec les descriptions des monuments en terme de taille ou de volumes), qu'en est-il vraiment de la manière dont cette dimension spatiale est appréhendée? Qu'en avait-il été avant ces modifications? C'est cette importance apparente de l'espace dans la structuration et l'usage des guides qui rend nécessaire de se pencher sur son statut exact dans le guide. C'est en effet à travers cette dimension spatiale, cette épaisseur du terrain, que le voyageur découvre Lyon alors que semble s'effacer la profondeur chronologique de cette découverte.

Outre qu'il permet de présenter Lyon, le guide touristique semble être une sorte de système expert d'éclatement d'un espace urbain, dont les différentes versions et mises à jour peuvent être suivies assez longtemps et en assez grand nombre pour permettre d'en tirer des enseignements sur les procédures de "gestion" d'un espace urbain dont l'objectif est de présenter une ville au public. On a vu ainsi comment l'espace était découpé et utilisé pour parvenir à guider les regards et les pas du voyageur, et comment certaines parties et certains lieux de la ville sont privilégiés à cause des significations qu'ils sont capables de transmettre. Mettre en évidence des espaces, créer une hiérarchie des lieux est une préoccupation constante du guide. L'impression de différenciation doit en effet être donnée au voyageur tant pour son confort (lui éviter certains lieux inadaptés à son statut social) que pour sa satisfaction (marquer des graduations, éliminer ce qui est "indigne du regard du visiteur", donner l'impression d'avoir vu des choses hors du commun). Ce confort et cette satisfaction contribuent à composer une image positive de la ville visitée, dont le territoire a été habilement balisé d'adjectifs élogieux et de superlatifs à l'échelle du continent ou de la

planète, mais aussi de dédains affichés. Cette hiérarchie, qui ne peut se résoudre à la dithyrambe si elle veut être admise par le lecteur et réussir à valoriser les éléments placés à son sommet, comporte ainsi des lieux phares, des pôles secondaires, des objets mineurs, et sait même conserver une marge d'adaptation à la conjoncture, à l'évolution de la ville, de la mode ou des sensibilités perceptives qui règlent l'appréhension d'un paysage. Cette hiérarchie est structurée par les thèmes qui résument l'image globale de la ville, les traits de ce "caractère" qui l'individualise comme une personne totale. Ces thèmes s'incarnent en des séries d'espaces et de points, de quartiers ou de bâtiments, dans une adéquation habile entre les valeurs et les pierres de la cité. Ces lieux ne sont pas mis en valeur par le seul texte: l'illustration, la cartographie, la typographie (le caractère **gras** des publications du Syndicat d'Initiative par exemple), la mise en forme et les structures d'organisation du guide, l'utilisation des codes perceptifs en vigueur viennent appuyer le travail de l'énoncé. A leur lecture, on se sent pris dans cette image qu'ils veulent donner, chaque monument, chaque lieu venant apporter à cette signification globale. Le guide s'avère un redoutable outil de manipulation de l'espace et de ses significations, et manifeste l'avènement d'une nouvelle perception de l'espace, où celui-ci tend à devenir le matériau, l'outil et le support d'une intelligence technique ²⁷.

Il est difficile de dire si l'évolution progressive du guide, parachevée mais non impulsée par les gros éditeurs de guides, a constitué ou non un progrès dans l'imposition d'une image favorable de Lyon. C'est en effet un des soucis de tous nos auteurs, au-delà des divergences de détail, ou de celles plus profondes sur la signification historique de la cité (ville de tradition ou de progrès, de religion ou de libre pensée). Et cela même si on est loin des pratiques de *boosterism* des villes d'Amérique du Nord. Ces réserves étant faites quant à la réception, on peut néanmoins répondre à cette question en ce qui concerne l'émission de cette image. Dans sa forme plus compacte, plus légère, avec un texte asséché et réduit à des itinéraires-inventaires où le stéréotype tient lieu de description, tiré à un plus grand nombre d'exemplaires par des maisons spécialisées, le guide de la période 1860-1914 diffuse avec force et ampleur une image idéalisée de Lyon.

La maîtrise de cette image a été acquise en grande partie par les manipulations de l'espace qui tendent à un éclatement de l'entité matérielle de la ville tout en conservant intacte son unité "idéelle". Ces manipulations sont caractérisées par une maîtrise de plus en plus importante de la dimension spatiale, dépecée, divisée, pliée pour servir les exigences de l'auteur et du touriste. Il faut d'ailleurs rapporter cette nouvelle manière de visiter aux mutations dans la manière de voyager. Erwin Strauss a montré comment l'espace du paysage devient un espace géographique, un "*espace systématisé*" ²⁸ avec le

²⁷ Sur ce "désenchantement", voir GAUDIN (Jean-Pierre): L'aménagement de la société, la production de l'espace XIX^e et XX^e siècle, Paris, Anthropos, 1979

²⁸ Erwin STRAUSS, Vom Sinn der Sinne, Berlin 1956, p.409, cité d'après SCHIVELBUSCH (Wolfgang): Histoire des voyages en train, Paris, Le promeneur/Quai Voltaire, 1990, note 63 p.42.

développement du voyage en train au XIX^e siècle. On peut avancer que, toutes proportions gardées, les mêmes exigences de rapidité et de commodité ont produit les mêmes effets sur le guide: de même que désormais on va d'un lieu à un autre en esquivant l'espace intermédiaire par la voie ferrée, le guide touristique de la ville esquivait les descriptions générales, les annotations sur les étendues qui séparent les lieux "à voir". Cette systématisation de l'espace est aussi sensible dans les modes d'énonciation choisis par le guide touristique. W.Schivelbusch a dit comment le train sonnait le glas d'une certaine forme de convivialité du voyage et de son pendant littéraire le roman de voyage²⁹. Entre le début du siècle et les années 1860, le guide touristique, produit des mêmes sociétés industrielles, et dont le développement est lié à l'essor des voyages en trains³⁰, s'affine lui aussi dans ses formes et son énonciation. Lui qui recevait souvent autrefois le titre de "*description*", "*curiosité*", "*voyage*" devient désormais le simple et efficace "*guide*", lui qui prenait des formes littéraires dont les plus achevées sont sans doute ici les *Lettres à ma fille* de Mazade D'Avèze ou le *Voyage pittoresque* de Fortis se contente d'énoncés secs et efficaces, de l'indication et de la mesure. Finalement, là où était encore le cicérone est demeuré le guide, et la forme écrite a définitivement rompu ses attaches avec la production des siècles antérieurs, en tout cas en ce domaine. Le renversement du statut de l'espace, ici lisible au niveau d'une utilisation de "loisir", s'inscrit profondément dans les mutations sociales et scientifiques.

Outre cette introduction à une "histoire de l'espace" qu'appelait de ses vœux Henri Lefebvre dans *La production de l'espace*, on peut avancer ici ultimes considérations sur le guide touristique de "l'après-genèse". Posons d'abord ce postulat que le guide se doit de présenter Lyon sous un beau jour. La littérature des guides est unanime à ce sujet: Lyon mérite d'être vu, le concert de louanges est une règle du genre³¹. C'est là une des conditions de l'existence du genre: il ne peut pas à la fois décrire un pays, une région ou une ville sous un jour horrible et être acheté par des voyageurs désireux de visiter ces endroits affreux. La race des "conquérants de la déception" n'est en tout cas pas assez développée, au 19^e siècle, pour faire le succès d'un titre même parodique. L'éditeur (celui

²⁹ Op.cit., notamment les chapitres "le voyage panoramique" et "le compartiment".

³⁰ Le fait qu'Hachette devienne à la fois le premier gros éditeur de guides et le concessionnaire des kiosques de librairies dans les gares françaises en est une illustration.

³¹ Marcel RONCAYOLO note à propos des guides de Marseille au XIX^e siècle que l'image véhiculée par les guides ne va pas contre l'image véhiculée par la bonne société locale, même lorsque l'auteur lui est extérieur, puisque c'est d'elle que proviennent les informations (Croissance et division sociale de l'espace urbain, thèse d'Etat, Université de Paris I, 1981).

qui engage les risques de la publication) et l'auteur (celui qui espère en recevoir rétribution matérielle et symbolique) sont donc des fabricants potentiels d'une image globalement positive et attirante de la ville. Quand ces auteurs, ou ces éditeurs, sont natifs du lieu qu'ils décrivent, ils n'en mettent que plus de cœur à leur ouvrage, destiné à faire contempler aux étrangers les beautés de leur ville chérie. Mazade d'Avèze dit dans sa préface son désir d'être utile à sa ville, De Fortis insiste sur sa résolution à mettre en valeur les charmes des paysages de Lyon. Ces nécessités matérielles et l'engagement affectif personnel des auteurs font des guides de véritables apologies de la ville, à peine teintés de critiques bien vite atténuées. C'est d'ailleurs la forme que revêtait leur illustre ancêtre, la *Description de Lyon* de Clapasson, lue en séance de l'Académie de Lyon, dont un des objectifs était l'exaltation de la localité, selon les règles du mouvement académique provincial³². D'abord fidèle au modèle de l'éloge par ses auteurs et ses procédés (anecdotes, superlatifs), le guide en reste proche sur ce point par la suite, malgré toutes ses modifications, les règles de son marché interdisant l'introduction d'une véritable relation critique avec son objet.

Encore faut-il, à côté de cette propagande de l'estomac et du cœur, tenir compte de celle de la raison. La création du Syndicat d'Initiative en 1902 systématise la stratégie de mise en valeur de Lyon. Les buts du Syndicat d'Initiative sont en effet "*de développer la prospérité de Lyon et de la région lyonnaise, notamment en en faisant connaître aux étrangers les beautés et les richesses industrielles et commerciales*"³³. "*Son oeuvre est désintéressée*", continue le texte qui figure dans l'édition 1902 du livret-guide en regard de la page qui comporte la liste éloquentes du conseil d'administration du Syndicat d'Initiative. Outre les représentants du Lyon officiel (professeurs d'Université, conseillers municipaux, membres de l'Académie), on y trouve aux postes de commande Achille Lignon, président du tribunal de commerce, membre de la chambre de commerce de Lyon et futur fondateur de la foire de Lyon, Michallet, ancien président de la chambre syndicale des limonadiers, restaurateurs et hôteliers, Duplessy, actuel président de ladite chambre syndicale, Larue administrateur délégué de la Compagnie Générale de Navigation, Perrin, le président du syndicat du cuir et des peaux, et divers industriels (un banquier, un négociant en soieries,...). On comprend que c'est le Syndicat d'Initiative en tant qu'institution qui est "désintéressé", c'est à dire non lucratif, et non pas ses membres, intéressés de cœur et de raison au pouvoir d'attraction de leur ville. Ceux qui le composent développent une stratégie qui vise à accroître la prospérité publique et privée, en "*attirant les étrangers à Lyon par une publicité incessante*" et en essayant "*de les y retenir en leur donnant tous les renseignements nécessaires pour la visite de la ville, et en rendant leur séjour agréable*". Les livrets-guides gratuits, distribués au bureau du Syndicat d'Initiative au 4, Place Le Viste

³² Cf. les travaux de Daniel ROCHE, *Le siècle des Lumières en Province*, Paris, Mouton, 1977.

³³ Avant-propos du livret guide de 1902, qui sera repris dans chaque édition.

(à côté de la place Bellecour) ou envoyés par correspondance, sont un des fers de lance de cette campagne de relations publiques et de promotion de l'image de Lyon. C'est en systématisant les pratiques des guides précédents que le Syndicat va tenter d'atteindre son but. Sous une présentation impeccable autant qu'éphémère (couverture souple, reliure par agrafage) l'argument se fait plus présent, mais aussi plus subtil. Tout en vantant les mérites de Lyon, les livrets-guides du Syndicat d'Initiative délivrent en effet un message qui ne se contente pas de dire qu'il y a moins de brouillard à Lyon qu'à Paris, que le climat y est sain et le panorama somptueux. Ils revendiquent un statut de grande métropole et de "seconde capitale" pour un Lyon qu'ils comparent à Moscou, réclament la décentralisation, soulignent les atouts économiques de la ville. La guide a alors changé de dimension, ce qui est attesté par le fait que le genre peut connaître des déclinaisons à finalités propres: il n'est plus seulement un outil de connaissance pour l'étranger, mais aussi un outil de communication, de promotion de la cité, et ses formes matérielles et rhétoriques en ont été bouleversées. C'est dans cette nouvelle tension entre l'objet du guide, un territoire, et son public potentiel, les voyageurs, que s'écrit au 20^e siècle l'histoire du guide.